

# SOUVENIRS

## LES MEANDRES D'UNE VOCATION

Les *méandres*, selon le dictionnaire, ce sont les sinuosités, c'est-à-dire les courbes d'une rivière qui ne va pas directement à son but, qui ne suit pas une ligne droite.

Le mot est utilisé aussi au sens figuré pour une pensée, une politique ; une vocation aussi, sans doute. Les vocations « à méandres » sont peut-être même les plus nombreuses. Ne dit-on pas que Dieu écrit droit avec des lignes courbes ?

### PREMIERS APPELS

Je suis né le 29 janvier 1937 à Saint Symphorien sur Coise, une petite ville industrielle d'environ trois mille âmes, dans les Monts du Lyonnais. La Coise, c'est une petite rivière qui coule dans la vallée, en dessous du village, et va se jeter dans la Loire.

L'appel à devenir prêtre m'est parvenu très tôt.

Il faut dire que l'environnement familial y était très favorable. Papa et maman étaient très pratiquants, on faisait même de temps en temps la prière du soir en famille. Deux oncles, frères de mon père, étaient Pères maristes : l'aîné, Jean-Baptiste, était missionnaire itinérant, prêchant notamment des « missions » dans les villages de la région ; le plus jeune, Claude, était missionnaire aux Etats-Unis : c'était le « tonton d'Amérique. » Je n'ai souvenir de l'avoir vu qu'une fois. Il est mort très jeune. Mon père était très engagé dans le catholicisme social, ce qui l'amena ensuite à un engagement politique au niveau du canton, puis du département. J'avais deux tantes célibataires, toutes deux dévouées au service des autres : Hélène, infirmière à domicile, et Justine, organiste infatigable, qui était de toutes les cérémonies religieuses et de toutes les répétitions de chorale, ce qui à son époque représentait un temps «énorme » passé à l'église, et qui resta à son poste pendant 60 ans. Leur mère, ma grand-mère, accueillait volontiers à sa table les miséreux de passage ; plus elle avançait en âge, plus elle donnait de temps à la prière.



Dans cette ambiance, j'aimais tout naturellement les choses de l'Eglise. Bien sûr, je faisais partie des enfants de chœur, ce qui à l'époque était important dans la vie d'un enfant par le nombre et la qualité des cérémonies, par les couleurs des vêtements : soutane rouge, surplis, calotte rouge : nous n'étions pas peu fiers. Et le jour de la Fête-Dieu, il fallait nous voir, balançant les encensoirs en cadence au milieu d'une foule recueillie : du bonheur !

Je fréquentais l'école chez les Frères. Dans notre petite ville très chrétienne, il y avait pour les garçons l'école des Frères Maristes, pour les filles l'école des Sœurs Saint Charles, avec des foules d'enfants, et une école publique avec seulement quelques élèves et une classe unique.

A l'école, nous avions de temps en temps la visite du frère « recruteur », qui venait nous parler de la vocation de frère mariste. Nous l'appelions le « bon djeu » car il avait un accent savoyard très prononcé. Nous aimions donner des surnoms : il y avait notamment le frère « cannibale » ainsi nommé car il avait de grandes dents : nous ne lui avons jamais connu d'autre nom.

Le frère recruteur ne m'emballait pas beaucoup. Malgré mon jeune âge, je trouvais son discours un peu simpliste. Son argumentation se résumait ainsi. Il y a d'un côté la terre, de l'autre le ciel. Nous voulons tous aller au ciel. Mais entre les deux il y a une mer, houleuse, avec de fréquentes tempêtes, et beaucoup se noient et ne peuvent donc parvenir au ciel. Mais sur cette mer, il y a un pont : quand on prend le pont, pas de danger, on est sûr de parvenir de l'autre côté. Or ce pont, c'est les Frères Maristes. Donc, mes enfants, choisissez, prenez le pont !

Cela me semblait un peu facile. D'ailleurs la vocation de frère ne m'attirait pas du tout. Ce qui me passionnait, c'était la messe, les prières, les cérémonies : et les frères ne disaient pas la messe !

Je célébrais la messe à la maison, dans une des pièces du grenier, avec mon frère aîné et les camarades du quartier. Maman jouait le jeu. N'était-ce pas une excellente occupation pour des enfants ? Et elle nous cousait des ornements complets : chasuble, étole, manipule, selon les couleurs liturgiques. Une chemise de nuit servait d'aube. A l'époque, le pyjama, invention étrangère, n'avait pas encore gagné nos campagnes. Nous avons appris à faire les hosties avec de la pâte écrasée au rouleau et découpée avec des verres : une fois cuit, c'était épais, dur, pas toujours bien blanc, mais ça nous suffisait. Pour le vin, nous prenions du sirop. Un énorme et très vieux livre en latin avec de grosses notes en grégorien servait de missel.

Les temps de ferveur passés, le même groupe se retrouvait pour des jeux, des parties de billes dans le jardin public ou pour chasser les lézards au lance-pierres sur les murs qui bordaient les chemins.

Tout doucement germait dans mon cœur le désir de devenir prêtre.

Dans notre région il y avait beaucoup de prêtres. Notre village en donnait beaucoup pour le diocèse. Ils travaillaient dans d'autres paroisses, mais nous les rencontrions quand ils venaient en famille. Etre prêtre n'était pas du tout un choix exceptionnel. Les familles étant nombreuses, les parents savaient que même s'ils donnaient un fils ou une fille à Dieu, il leur en resterait suffisamment pour assurer la relève.

## **LA SMA ENTRE EN SCENE**

Le recruteur des Frères Maristes n'était pas le seul à venir lancer le filet dans les eaux poissonneuses des Monts du Lyonnais. Il y avait de temps en temps des missionnaires : des Pères Blancs à la longue barbe, en gandourah blanche, avec le chapelet autour du cou et la chéchia rouge. Ils nous parlaient, ils nous projetaient des photos. Je ne me rappelle pas le détail, mais

j'étais impressionné : ils étaient imposants, ils me faisaient presque peur. Jusqu'au jour où est passé un autre missionnaire, même pas barbu je crois, habillé comme les autres prêtres. Il nous a parlé de l'Afrique, et j'ai craqué : les pauvres africains qui ne connaissent même pas le Christ, qui ont certes de jolis villages aux toits de chaume, qui mangent tous les jours des bananes et des ananas, mais qui n'ont pas la messe, ni la communion, ni les ornements dorés, ni les cierges, ni les soutanes rouges, ni les encensoirs : il fallait partir pour leur apporter tout cela. Et j'ai donné mon nom au missionnaire, qui était le Père Claude DAUVERGNE.

Le Père est allé prendre contact avec mes parents. Je n'ai jamais su exactement ce qui s'est passé entre eux, mais ça ne s'est pas bien passé. Le Père voulait sans doute m'embarquer le plus tôt possible pour que j'entre au petit séminaire de Chamalières.

Mes parents étaient moins pressés : j'étais tout jeune, je devais avoir 9 ans. Et nous étions deux, mon frère aîné et moi. Il était en classe de fin d'études primaires, moi dans la classe à côté, et mes parents n'envisageaient pas de nous séparer mais de nous mettre ensemble au collège. Pour le séminaire, on verrait plus tard. Le Père a sans doute insisté un peu lourdement, et il est n'est reparti qu'avec de vagues promesses.

Il y avait aussi mon oncle Jean, Père Mariste. Il aurait aimé que je le suive. Et si je voulais être missionnaire, les Pères Maristes avaient de nombreuses missions en Océanie. Franchement, les îles du Pacifique ne m'attiraient pas.

Et les Missions Africaines n'étaient pas inconnues chez nous. Le vice-provincial de l'époque était le Père Antonin Bruyas, originaire de Lamure, un village de notre canton, à une douzaine de kilomètres. Sa tante, la Sœur Vincent, était religieuse à l'hôpital de Saint-Symphorien. Et les revues des Missions Africaines, l'Echo des Missions Africaines, l'Almanach noir, étaient largement diffusées chez nous.

Dans un village distant de 7 km, Chazelles-sur-Lyon, il y avait deux séminaristes des Missions Africaines : Petrus REYNARD et Louis GONON. Louis avait même une tante, la « mère THIZY » qui était lingère auprès de la Sœur Vincent et diffusait largement les publications SMA.



**AU COLLEGE** (octobre 47 – juillet 51)

En octobre 1947, avec mon frère Guy, je suis entré en 6<sup>o</sup> au collège des Pères Salésiens à Caluire, dans la banlieue lyonnaise. C'était juste après la guerre, les collèges pour bourses modestes n'étaient pas nombreux. Mon père avait trouvé des places grâce à un prêtre salésien ami de jeunesse.

J'étais un peu jeune, et je n'avais pas fait le CM2. A l'époque, la plupart des enfants, aussitôt passé le Certificat d'études, troquaient leurs culottes contre des pantalons et entraient dans la vie active. En attendant, ils restaient souvent plusieurs années au CM 2, attendant d'avoir l'âge de passer l'examen avec dispense. J'avais redoublé le CM 1, non par punition, car j'étais un des premiers de la classe, mais simplement pour ne pas aller grossir le nombre des vétérans de la classe du certif. Au collège, on me prendrait donc en 6<sup>ème</sup> avec mon frère, pour ne pas nous séparer, et si je n'arrivais pas à suivre, on me ferait redoubler. En fait, tout s'est très bien passé.

Mes parents avaient décidé que nous irions ensemble jusqu'au Brevet, et qu'ensuite chacun prendrait la route de son choix : j'irais au Séminaire si j'en avais toujours le désir.

J'ai aimé ces années de collège. Certes, la vie était austère, on ne mangeait pas toujours à sa faim. Le règlement était strict, le travail sérieux. Mais l'ambiance était bonne. Il y avait une grande proximité entre les Pères et les élèves. Ils venaient souvent jouer avec nous sur la cour pendant les récréations, il était très facile de les approcher. La vie religieuse était assez chargée : messe quotidienne, prière du soir, souvent des vêpres ou des Saluts du Saint Sacrement. Je ne m'en plaignais pas. Il y avait des choses un peu déplaisantes, comme « l'exercice de la bonne mort », chaque mois, qui vous donnait froid dans le dos : *quand mes mains pâles et tremblantes annonceront ma fin prochaine...* Il y avait aussi, pour compenser, la neuvaine de Noël, avec des musiques simples mais sublimes, en latin et grégorien, les antiennes Ô...un enchantement. Il y avait la chorale, où j'étais soprano, et les promenades, et les baignades dans la Saône pendant l'été.

Et chaque soir, après la prière, il y avait le « mot du soir », une coutume proprement salésienne. Le père Supérieur venait nous parler quelques minutes. Souvent il racontait un des événements de la vie de St Jean Bosco ou un de ses songes : la matière était inépuisable et souvent plus passionnante qu'un roman policier, avec le « grigio », ce chien protecteur qui surgissait du néant dans les moments difficiles. Ou bien le père réglait, dans cette ambiance familiale de prélude à la nuit, un petit problème, une incompréhension survenue dans la journée. Ces quelques minutes étaient très importantes pour le moral et la cohésion de la communauté.

Les Missions Africaines ne m'avaient pas oublié. Le nouveau recruteur était le Père Jean MYARD. J'en ai gardé le souvenir d'un homme extrêmement doux et gentil ; moi qui suis d'un naturel timide, je ne le craignais pas du tout. A chaque visite, il m'apportait des publications des Missions. Il y avait toujours quelques « Echos », ou de temps en temps, le merveilleux « Père, parlez-nous de votre Afrique » du Père GANDON, qui me faisait rêver et qui me confortait dans ma vocation missionnaire. C'est lui aussi qui m'a fait connaître les livres du Père Joseph HUCHET : *Datine le berba*, et l'autre, dont le personnage principal est une fillette, et dont j'ai oublié le nom.

A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de revues pour les jeunes. Nous étions tous friands de lectures pour notre âge, missionnaires ou autres. Et quand le Père MYARD arrivait avec ses revues, je n'étais pas le seul à l'attendre. Et je n'étais pas le seul à apprécier. A tel point que...

Le soir, au dortoir, où le silence était de rigueur, il y avait un moment de lecture. Plusieurs de mes camarades, après avoir lu les revues missionnaires, signalaient au surveillant tel ou tel récit pour la lecture du soir. C'est ainsi que *Datine le berba* a été lu par petits morceaux...plusieurs fois. L'autre livre du Père Huchet a eu moins de succès

De temps en temps, le jeudi, il y avait promenade en semi-liberté. On nous lâchait sur la place de la Croix-Rousse, nous formions des groupes, et nous allions en ville librement, avec heure de retour obligatoire. Plusieurs fois, j'ai formé un groupe pour aller visiter le musée des Missions Africaines. Grâce à des Lyonnais d'origine, nous dévalions les « traboules », ces raccourcis qui passent d'une rue à l'autre par des couloirs sombres, et nous arrivions au Terreaux, puis au Cours Gambetta. La première fois, le gardien était surpris de voir cette bande de gamins remuants, mais par la suite il me reconnaissait et nous facilitait la visite.

Parmi les choses qui m'impressionnaient, il y avait les masques, la plupart horribles, les animaux empaillés, les innombrables lances de toutes formes et de toutes longueurs, « empoisonnées » bien sûr. Il y avait surtout des reproductions, grandeur nature, de l'activité du missionnaire, notamment le Père en grande soutane blanche, avec son casque colonial, livre en main, faisant le catéchisme aux « indigènes » devant une case. J'étais médusé. Pour affermir une vocation, la contemplation d'un tel spectacle vaut plus – ou valait plus – que des heures de prédication. Evidemment, ces éléments du musée étaient les plus « rétros » et ils ont été les premiers à disparaître au gré des modernisations successives.

Après le BEPC et quatre ans passés ensemble, nous nous sommes séparés : mon frère s'est orienté vers la technique, et j'ai pris la route du séminaire.